

## LE PÈRE

VERS A DIRE

*Lorsque ton père, enfant, lisse tes longs cheveux,  
Qu'en un tendre regard qui reflète sa vie,  
Il cherche à deviner, pour te savoir heureux,  
Le cadeau, le jouet qui peut te faire envie ;*

*Lorsque les soirs d'hiver où le pauvre a si froid,  
Il te cache, riant, dans sa robe de chambre,  
Qu'il murmure tout bas : "Je t'aime bien ; et toi ?..."  
En embrassant tes yeux purs et clairs comme l'ombre ;*

*Songe bien, mon amour, en te serrant sur toi,  
Qu'il est des malheureux qui n'ont ni dodos roses,  
Ni papa, ni maman, ni gai foyer qui luit,  
Ni terres, qui, le soir, content de folles choses !*

*Et, pur amour pour eux, ce père, aime-le bien ;  
Conserve lui ton âme et ta reconnaissance ;  
Désire son bonheur : son bonheur, c'est le tien,  
Car ta joie est, vois-tu, sa meilleure espérance.*

*Quand il rentre parfois las et l'air soucieux,  
N'as-tu pas senti déjà dans tout ton être  
Le besoin de venir te blottir, anxieux,  
Dans ses bras, et de voir son sourire renaitre ?*

*N'as-tu jamais pensé, lorsque tu sens son cœur  
Battre contre le tien, qu'il n'est pas de richesses  
Qui valent mieux pour toi que la douce chaleur  
De ce baiser de père aux solides promesses ?*

*Si, n'est-ce pas ? — Eh bien, c'est que, de vos deux corps,  
Dieu forme un même corps qu'un même sang rassemble,  
Que ton nom c'est le sien, qu'en son lit tu t'endors,  
Qu'à table, nous buvez au même verre ensemble.*

*Faible et fort vous marchez dans le même sentier ;  
Ton père, tous les jours, te verse sa jeunesse,  
Mon enfant ; goutte à goutte, il t'en inonde entier,  
Pour te voir grand, robuste, il hâte sa vieillesse.*

*Et, sa tâche accomplie, il part !... Oh ! mon chéri,  
C'est alors que tu dois lui prodigier ton âme  
Et bercer à ton tour ce pauvre vieil ami,  
Qui, frêleux, te demande un rayon de ta flamme !*

*C'est lui qui te guidait au sortir de l'école,  
Un bâton aujourd'hui soutient ses pas tremblants ;  
Il te donnait la main, donne lui ton épaule  
Ou tu serais maudit du Dieu des innocents !*

HENRY DAUBRESSE.

## MARIAGE DE RAISON

Dans le salon où il attendait Marcelle, Pierre Hamelin songeait aux événements qui s'étaient succédé depuis un an qu'il n'avait vu la jeune fille.

Il lui semblait l'avoir toujours adorée, mais il avait caché cet amour, se croyant indigne d'elle, orpheline, noble et riche, tandis que, né de parents humbles, ses ressources étaient modestes, et sa réputation de peintre point encore assurée.

Et, pendant un séjour à la campagne chez la grand-mère de Marcelle, il avait vu un accord, un amour naître entre la jeune fille et un de ses amis, jeune docteur déjà arrivé, séduisant et fort intelligent ; il s'était retiré, cruellement frappé, mais sans jalousie, les enviant doucement de leur bonheur.

Pour se forcer à oublier, il avait voyagé, travaillé ; il avait atteint au succès, presque à la gloire. Puis de retour à Paris, il apprenait la mort de la grand-mère de Marcelle, et le triste lendemain où la jeune fille, seule au monde, s'était trouvée également ruinée, la fortune de Mme de Givraye sa grand-mère ayant fondu peu à peu entre les mains sans ordre de la vieille dame.

De mariage avec Paul Gervoy, celui qu'il croyait fiancé à Marcelle, l'année précédente, il n'était point question, et c'était chez des cousins, qui avaient recueilli la jeune fille, que Pierre venait la voir empli d'une immense pitié, tout son amour ancien revenu au cœur.

Elle entra dans le salon vivement, et Pierre fut frappé de son changement.

Elle paraissait avoir grandi ; ses épaules avaient plus de largeur qu'autrefois. Ce n'était plus l'enfant aux rondeurs graciles, aux traits purs, rayonnant de

gaieté insouciant ; mais une femme faite, aux yeux expressifs, profonds, où l'on devinait souffrance. Elle était plus belle qu'autrefois, et cependant avait perdu cette fleur indicible que porte la jeune fille qu'aucun des chagrins de la vie n'a atteinte. Elle saisit les mains du peintre et les serra avec affection.

— Enfin, vous voilà revenu !...

En remarquant son examen :

— Ne me reconnaissez-vous plus ?

— Laissez-moi vous regarder, fit-il ému, il y a si longtemps.

Elle le questionna :

— Quand êtes-vous arrivé ?... Que saviez-vous de moi ?...

— Je suis à Paris depuis deux jours... Là-bas, j'ai vécu en sauvage, au fond de l'Arabie Pétrée, travaillant sans relâche... sans communication avec le monde civilisé... C'est hier seulement que j'ai appris ce qui vous concerne, et encore, sans aucun détail.

Des larmes montèrent aux yeux de Marcelle ; elle jeta, la voix brève :

— Ma pauvre grand-mère est morte subitement, peu après votre départ... Je me suis trouvée seule... Mon Dieu, les atroces moments !...

— Il fallait m'écrire.

Elle eut un geste.

— Je n'ai pas pensé à vous... D'ailleurs, vous étiez si loin ! — Puis tout de suite, les misères, les difficultés se sont accumulées. On avait écrit à mes cousins Périer... des parents que je n'avais jamais vus... C'est chez eux que je suis actuellement. Ils ont fait toutes les démarches... Vous comprenez, j'avais la tête perdue ! Le lendemain de l'enterrement, M. Périer m'apprit que la fortune de grand-mère était entièrement dissipée, que, les dettes payées en vendant tout, je restais sans ressources... A ce moment, je n'ai point saisi l'importance de ce nouveau chagrin... pour moi, rien ne pouvait ajouter à ma douleur, à mon bouleversement...

Elle se rapprocha de Pierre, et la voix brisée d'émotion :

— Vous savez ce qu'était grand-mère pour moi !...

Tandis que le jeune homme pressait affectueusement la main qu'elle lui abandonnait, elle continua :

— Je ne savais où aller, que faire... M. Périer m'a emmenée... lui et sa femme ont déclaré que je serais leur troisième fille... Ils sont excellents... mais je leur suis une charge... je supprime leur tout petit superflu...

Pierre chercha ses yeux.

— Et Paul ? dit-il lentement.

Elle tressaillit.

— M. Gervoy ? fit-elle toute pâle.

— Oui, reprit Pierre très ému, mais voulant tout savoir. N'a-t-il pas appris votre malheur ?... N'est-il pas venu à votre aide en ces moments pénibles ?

Elle se leva et gagna la fenêtre, regardant au dehors pour cacher le trouble qui la faisait trembler.

— Je n'ai pas revu M. Gervoy depuis la mort de grand-mère, murmura-t-elle presque inintelligiblement.

Un lourd silence régna. Dans ses yeux fixes, de grosses larmes se formaient, brûlantes, douloureuses... Ah ! ces instants de détresse suprême, où confiante en son fiancé, elle lui avait écrit, lui apprenant son abandon, sa pauvreté, l'appelant ingénument auprès d'elle !... Pauvre lettre, tracée avec son cœur, son angoisse, ! — et qui n'avait jamais reçu de réponse... Ah ! l'affreux souvenir de cette lâcheté d'homme qui avait brisé la confiance, la foi dans le cœur de l'enfant naïve qu'elle était alors !...

La voix de Pierre tout près d'elle, la sensation de lèvres sur la main qu'elle laissait pendre la tirèrent de sa pénible rêverie.

— Ma chérie, mon enfant bien-aimée ! balbutia-t-il pénétré de compassion.

Elle le regardait, surprise, ne s'étant jamais doutée de l'amour qu'elle lui avait inspiré. Il l'attira à lui doucement.

— Écoutez, laissez-moi vous dire que je vous ai toujours adorée... Je suis parti parce que je vous croyais trop riche, trop heureuse... Je n'osais vous dire mon amour... Mais à présent, Marcelle, permettez-moi de vous emmener... je vous aime tant !...

Elle l'écoutait, émue.

— Cher Pierre ! prononça-t-elle lentement, rêveuse. Certes, elle ne l'aimait point d'amour, mais il avait été le camarade, l'ami, le protecteur de son enfance, et maintenant, elle éprouvait une profonde reconnaissance envers lui.

Il insista.

— Vous acceptez, dites ?... Oh si vous voulez, dans huit jours, dans quinze jours au plus tard, nous serons mariés... Si vous saviez, je vais être riche !... Mes toiles rapportées de là-bas ont eu du succès... J'ai de magnifiques commandes... Puis, j'ai hérité d'une petite propriété en Bretagne, au bord de la mer. C'est là que nous irons tout de suite, si vous consentez...

Elle se taisait, un peu étourdie.

— Pierre, dit-elle enfin, très grave, il y a des choses qu'il faut que je vous dise.

Il l'interrompit :

— Non, à quoi bon ?

Mais elle persista :

— Si, il le faut ! — L'année dernière, M. Gervoy m'a dit qu'il m'aimait... J'en étais heureuse... Il était convenu qu'il me demanderait à ma grand-mère... Puis, subitement, il a cessé de venir... Jamais sa demande n'a été faite. — Alors, je n'avais pas compris son attitude ; maintenant, je m'en doute... Déjà, il devait savoir que j'étais pauvre...

— Le misérable ! proféra Pierre.

La jeune fille reprit avec fermeté :

— Je ne l'aime plus, mais je veux que vous sachiez que je l'ai aimé... vraiment aimé !... Il me semble impossible que désormais j'aime autant — ou du moins de la même façon — qui que ce soit.

Pierre avait baissé la tête ; et la pâleur de ses joues se devinait sous son hâle. Enfin, il releva son regard franc, mouillé d'attendrissement.

— Vous m'aimerez comme vous pourrez, Marcelle. fit-il avec une tendre résignation.

Elle eut un sanglot et cacha son visage dans ses mains, secouée par une excessive émotion. A genoux près d'elle, il supplia :

— Ne pleurez pas, ma petite Marcelle, dites-moi que vous avez confiance, que vous voulez bien que je vous aime ?... dites-moi que vous me permettez de vous garder... de vous rendre heureuse et paisible ?

Elle finit par se calmer ; et, plaçant ses mains dans celles du jeune homme, elle le contempla avec une affectueuse tristesse.

— Oui, mon bon Pierre, je vous aimerai bien, prononça-t-elle.

Et, tandis que, fou de joie, il lui traçait ses projets d'avenir, elle sentait une paix, une foi descendre en elle pour les jours à venir... Ce n'était plus le trouble qu'éveillait en elle jadis les paroles de Paul Gervoy, mais une sensation de soulagement, la certitude d'une affection profonde que le temps, les jours et les années s'écoulant ne feraient que mûrir et affermir entre eux.

Comme s'il avait lu en elle, Pierre se pencha, baissant tendrement son front, il dit avec un sourire :

— Les mariages de raison sont les meilleurs, ma chérie...

Elle ne répondit rien ; mais, dans le sourire qui illumina son visage, tout le charme radieux de son âme de jadis non effleurée par la souffrance renaquit.

CAMILLE PERT.

## AMOUR D'AUTREFOIS

A Mlle E. Prévost.

Pourquoi est-elle seule, ce soir, sur son balcon doré ! — Discute-t-elle en elle-même les graves questions de sa liberté ? — Sans doute, puisqu'elle n'est plus pensionnaire depuis la veille et qu'elle a devant elle deux longs mois à jouer de la coquetterie.

Aussi, dès le premier lever, frisée-t-elle, avec des aurs de philosophie plaisante, sa longue et épaisse chevelure, au fin glaciais d'ambre un peu brunie des plus belles feuilles d'automne, sous lequel on devine, mêlé à un unique rayon rouge du soleil couchant, l'or des boucles blondes de jadis.

Plus jolie, plus fraîche, plus mignonne, elle sourit

au miroir attendan  
s'extasie  
chez soi  
autres ré  
Mais l  
et ses h  
à l'écart  
à la ban  
s'enivre  
su qu'o  
étoile !  
crépusc  
bilis, un  
se balan  
dans so  
aime V  
" Bals  
Peu i  
rêves d  
buser.  
dieu di  
encore.  
Elle lui  
— Vi  
l'habit  
Et j'  
calice d  
elle et  
tons pr  
En c  
rions e  
inconst  
que no  
caprice  
nous c  
leurs s  
.....  
L'an  
pour e  
reste d  
ayant  
persist  
lorsqu  
Apr  
sonne  
sies.  
choses  
toute  
Oh  
regar  
ture s  
simul  
pourt  
cache  
Cor  
pas e  
les fe  
ébats  
hymn  
C'e  
de te  
souff  
fête,  
Pend  
glige  
Et  
se se  
lenr  
On a  
mais  
l'étu  
rem  
Q  
avar  
plus  
fère  
app